

atisfait. Il voyait se dresser devant lui de grandes difficultés. Un horrible attentat avait été commis et il se demandait anxieusement s'il parviendrait à en découvrir l'auteur. Il n'avait plus aucun indice. Maintenant qui soupçonner ? Où chercher le coupable ?

— Peut-être M. le marquis me mettra-t-il sur ses traces, pensait-il.

Mais il n'osait trop l'espérer.

Cependant, vers cinq heures du soir, il se présenta au château.

Le marquis avait dormi pendant deux bonnes heures, il venait de se réveiller. On lui annonça la visite du brigadier de gendarmerie. Il répondit qu'il voulait bien le recevoir. On fit entrer le gendarme dans sa chambre. La marquise et Eugène étaient là. Ils se levèrent pour se retirer.

— Non, non, dit le marquis, restez.

Puis, s'adressant au brigadier, il reprit :

— Vous êtes venu avec l'espoir que je vous donnerais quelques précieux renseignements sur ce qui s'est passé ce matin ; malheureusement, ou peut être heureusement, ce que je peux vous dire n'est pas de nature à vous éclairer. Je n'ai aucun soupçon et je n'accuse personne.

— Ma chère Mathilde, continua-t-il, en arrêtant son regard sur la marquise, j'aurais voulu te le cacher, dans l'intérêt de ta tranquillité ; mais je vois bien que je ne puis empêcher la vérité d'arriver jusqu'à toi. Ce matin, un inconnu, un misérable a tenté de m'assassiner.

— C'est donc vrai, s'écria la marquise d'un ton douloureux ; je ne voulais pas admettre que cela fût possible. Mais nous avons donc des ennemis !

Elle était devenue blanche comme un lis.

— Il paraît que j'en ai un, répondit le marquis.

— Édouard, reprit la marquise d'une voix pleine de larmes, tu n'iras plus à la chasse, tu ne sortiras plus sans être accompagné.

— Ma chère Mathilde, ce serait être un peu trop craintif ; mais je promets que, dorénavant, je prendrai certaines précautions pour ma sûreté.

— D'ailleurs, madame la marquise, dit le brigadier, il faut bien espérer que nous mettrons la main sur le scélérat ; il ne pourra point renouveler sa tentative criminelle quand il sera au bagne.

— Ainsi, vous pensez que vous le trouverez ?

— Il le faut, madame la marquise.

— Avez-vous déjà des soupçons ?

— Aucun pour le moment. J'ai soupçonné d'abord Sauvat, le braconnier des Loches, d'être l'auteur du crime.

— Lui ! lui ! exclama la marquise.

— Je connais le garnein et je pouvais parfaitement le supposer capable d'un pareil attentat.

— Un moment j'ai eu aussi cette pensée, dit le marquis ; mais je l'ai vite repoussée en pensant à la femme et aux quatre enfants de ce malheureux.

— Je me suis rendu aux Loches, reprit le brigadier ; j'ai trouvé Sauvat dans son lit, malade, et j'ai été bientôt convaincu qu'il n'était point l'auteur du crime.

— S'il eût voulu tuer mon mari, Sauvat ne serait pas un homme, mais un monstre ! s'écria la marquise.

— Sauvat est certainement un affreux coquin ; mais les paroles qu'il a prononcées tantôt devant moi, dénotent que, loin d'être l'ennemi de M. le marquis, il a pour lui une sorte de vénération.

Et brièvement, le brigadier raconta ce qui s'était passé dans la chaumière du braconnier.

— Madame la marquise, ajouta-t-il, je crois vraiment que vous avez apprivoisé ce sauvage ; c'est un miracle que vous avez fait, si réellement vous avez converti cet être endurci.

— Ah ! pour sa pauvre femme et ses enfants ! Dieu veuille qu'il devienne meilleur, dit la marquise.

— Maintenant, monsieur le marquis, reprit le brigadier, je désire savoir comment et dans quelles circonstances l'attentat a eu lieu. Peut-être avez-vous pu voir le misérable ; je vous prie, dans ce cas, de vouloir bien me donner son signalement, aussi complet que possible.

— Vous me demandez beaucoup, répondit le marquis ; comme je vous l'ai dit déjà, je n'ai rien à vous apprendre qui puisse faciliter vos recherches. Tou-